

Macha Séry

Albert Camus

à 20 ans

Premiers combats



Dans la même collection

GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

MARGUERITE DURAS À 20 ANS, Marie-Christine Jeannot

COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud

JEAN-JACQUES ROUSSEAU À 20 ANS, Claude Mazauric

MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu

ERNEST HEMINGWAY À 20 ANS, Luce Michel

BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas

Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

ISSN : 2109-6368

ISBN : 978-2-84626-385-6

© Éditions Au diable vauvert, 2011

Au diable vauvert

www.audioble.com

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande

contact@audioble.com

Albert Camus dégage le ballon dans le camp adverse. Devant lui, Marcel, Alex, Kiki, Dominique, Georges, Roger, Moïse sont déjà en sueur. Raymond dit le Grand reste derrière. Passe mal ajustée. Le défenseur de l'Olympique d'Hussein-Dey récupère le ballon. Il efface un joueur puis deux. Reconnaisables à leurs maillots rayés bleu et blanc, les juniors du Racing universitaire d'Alger (RUA) se replacent en position défensive. Au bord du terrain, Maurice l'entraîneur hurle : « Bon sang ! » et balance ses bras à la manière d'un chef de gare. Encadré par la cage de bois, Albert se tient aux aguets. Raymond s'avance de quelques mètres pour écarter le danger. Il rate le ballon, pas le mollet d'un attaquant. Boufarik arme sa frappe. Le tir passe à côté mais Boufarik heurte le gardien. « Pardon, fils. » C'est le refrain de cet avant-centre surnommé la Pastèque. Il s'excuse sitôt qu'il

le percute et l'écrase de tout son poids, c'est-à-dire chaque fois. Pas mauvais bougre, juste corpulent, sans adresse et un rien matois lorsque ses crampons massent les tibias de ses adversaires. «Ça va, Albert?» s'inquiète Raymond. Camus se relève sans broncher. Sourire contrit, genoux endoloris. Il aurait beau jeu de se plaindre. Ici personne n'est épargné. Surtout les gars de son équipe, une poignée de lycéens et d'universitaires considérés par ceux d'en face comme des bourgeois, des fils à papa. Par chance, ce dimanche-là, les juniors du RUA reçoivent à domicile, au stade municipal attenant au jardin d'Essai qui délimite à l'ouest le quartier Belcourt. Pire est de disputer un match dans le fief de l'Olympique d'Hussein jouxtant le cimetière musulman. Lors d'accrochages musclés, les cris, les menaces proférées par les adversaires rappellent ce morbide voisinage. De la balle au trépas : en somme le but de la vie. Les cadets se livrent à des petits gestes contrevenant au fair-play. Rarement, toutefois. L'entraîneur n'apprécie pas. Viril, mais correct, rappelle-t-il avec fermeté. Le football n'est pas seulement une discipline collective, un sport d'entraide obligeant chacun des coéquipiers, il vaut leçon de morale. Malgré le but encaissé, l'entraîneur n'est pas mécontent de ses petits aujourd'hui. Certes, depuis le début de l'année 1930, les victoires se comptent sur les doigts d'une main mais les perdants ne manquent pas de panache. L'équipe junior « nous a causé la plus grande joie de la journée », rapportera le bulletin du RUA daté

du 28 octobre 1930. « L'équipe entière mérite des félicitations sans réserves. Elle était ainsi composée : Camus ; Zaltar, Ben Bouali ; Faglin, Yataghène, Karoubi, Garès, Ben Gana, Amrousse, Doyon, Florès. Le meilleur de tous fut Camus, qui ne fut battu que sur cafouillage et fit une splendide exhibition. »

Flanqué de son frère, son aîné de trois ans, « Bébert » s'est tôt entraîné aux passes et aux enjambées offensives. Au terrain vague dit Champ-de-Manœuvres, de jeunes fantassins débraillés, les gamins du quartier, poursuivaient une balle en chiffons et la gloriole des triomphateurs. Jurons et clameurs s'élevaient dans l'air vibrant. Sitôt Lucien et Albert rentrés chez eux, la grand-mère ne se souciait guère de leurs bosses, elle inspectait les souliers des deux frères qui devaient lever les pieds en l'air. Pour peu qu'ils soient décloués, la semelle anormalement usée, elle savait qu'ils avaient enfreint l'interdiction de jouer au football. Pas assez d'argent pour acheter une nouvelle paire, grondait-elle. À l'Association sportive de Montpensier, le cadet a appris à se discipliner, penser tactique, fortifier son endurance. Cent fois les mêmes gestes, la même attente aiguë et toujours l'improvisation face au danger, lequel venait souvent des tirs à contre-pied. Parfois, il délaissait les buts pour jouer avant-centre où il s'illustrait par ses dribbles. Jeudi entraînement. Dimanche, jour de match. Dès son entrée en 6^e, il investissait, après le déjeuner, l'une des trois cours du lycée où son

habilité le faisait respecter des demi-pensionnaires. Cette fois-ci, il ne s'attardera à suivre le match de réserve puis celui, plus couru, de la première division, lorsque les supporters du Racing s'époumonent : « le RUA oui, oui, oui, le RUA, non, non, non, le RUA ne périra pas. » Trop de courbatures.

Les festivités du centenaire de l'Algérie française tirent à leur fin. Plusieurs mois de célébration ont festonné d'ampoules le front de mer, chapeauté les riches colons, fleuri les monuments aux morts. Une armée bigarrée de spahis, Touaregs et goumiers qu'ont précédée des canons sur roulettes a défilé place du Gouvernement. Des navires de guerre ont tiré des salves, des chevaux se sont livrés à des fantasias, des chameaux ont galopé, à la grande joie de métropolitains découvrant une Algérie de fêtes, de courses et de concerts, en somme de folklore. Une série de douze livrets intitulés les *Cahiers du centenaire de l'Algérie* a passé en revue, comme pour la parade, les richesses de l'Algérie, ses mœurs, les fruits de sa terre, les liaisons maritimes, aériennes, terrestres, et les soldats illustres qui ont combattu sur son sol. Pour décrire l'« Algérie touristique », un général nommé Bonneval a pris la plume et aligné de souverains poncifs, « Orient », « magie », « grenier de la France » avant de conclure : « C'est l'enfant de prédilection de notre génie colonisateur, car c'est le premier fleuron de notre empire colonial reconstitué. » En mai, le président Gaston

Doumergue a inauguré le musée national des Beaux-Arts d'Alger et vanté « l'œuvre admirable de la colonisation et de la civilisation réalisée entre ces deux dates, 1830-1930... » Tant de discours, tant de décorations prétextes à cartes postales... Albert n'y a guère prêté attention pas plus qu'aux autres orateurs débarqués en grande pompe de la métropole. Ces gens-là, cette histoire-là, ces mots-là ne le concernaient pas. C'est une autre Algérie dont il est originaire.

Pour les initiés, la grandeur d'Alger, sa douceur, c'est la plage des Sablettes. Albert a son maillot de bain et un roman à lire. Envie de fraîcheur, aspiration à la langueur. Le soleil blanchit et trouble l'horizon. La mer effrange le sable d'écume et lèche les corps d'une langue salée. Sur les joues, les gouttelettes d'eau succèdent à la sueur. À Alger, on dit « se taper un bain ». Du port, les baigneurs plongent comme on s'élève vers le ciel, bras en croix. Les plus doués ajoutent un saut périlleux, un « souprieux » comme on dit en papaouète, dialecte algérois qui emprunte à l'arabe autant qu'aux langues méridionales. D'aucuns, exténués par l'effort de la nage, sont affalés dans les bouées. Albert a le corps sec. Idéal pour fendre les flots avec énergie.

Vu de la mer, alternent en demi-cercle plages et ports, anses et corniches, le long d'une ligne côtière qu'épouse le chemin de fer. Encaissée entre les dernières pentes du Sahel, collines de schiste dont les lignes bleuissent au crépuscule, Alger est un vaste

éventaire déployé devant la baie. Un théâtre, non un amphithéâtre, que les vents balayent et dont l'air en été est troublé par des vagues de chaleur. Quatre quartiers, cinq faubourgs, où voisinent villas et gourbis, où cohabitent deux cent soixante-dix mille personnes. Industrielle, exubérante, Alger. Ici la lumière coule et la mer se froisse comme moire. Les fleurs qui chatoient, les étoffes des boutiques arabes échantillonnent toutes les nuances de couleur. La ville mi-Hausmann mi-ottomane s'étire en avenues et s'égare en ruelles. Au-delà des boulevards tracés à l'européenne, elle grimpe comme pour mieux faire admirer sa blancheur qui tranche avec le bleu du ciel et de la mer. Disposées en gradins, étagées en terrasses, rafraîchies de fontaines, les maisons de la Casbah lui font un collier de dents de lait. Une médina que le cinéaste Julien Duvivier dépeindra comme un labyrinthe dans *Pépé Le Moko*. Plus haut encore, on aperçoit les vestiges de fortifications espagnoles. Dans le lointain se découpe l'arête des montagnes blanchies par la neige.

Alger? Ce sont des pierres chaudes et des étoiles dans un ciel de nuit. C'est la mer qui lave et le soleil qui sèche. «Là étaient sa pauvreté et sa richesse unique», écrira Camus dans *La Mort heureuse*. À la différence de Nantucket et de ses baleiniers où s'engagea Herman Melville et, après lui, le capitaine Achab de *Moby Dick*, le rivage d'Alger n'inspire pas des envies de fuite. L'horizon n'éveille pas non plus des rêves

d'ailleurs. Survolés par les mouettes, épiés par les goélands, des navires chevauchent la houle. Comme les chevaux, ils portent casaque : noir et rouge ou jaune et blanche. À leur entrée dans la rade, ils hennissent. Cargos du Sénégal, paquebots de Norvège, bateaux du Brésil portent en leurs flancs du café ou des épices que déchargent des matelots napolitains. Dans le port sèchent les filets des chalutiers rentrés de la pêche tandis que les dockers, torse nu l'été, suent à porter sacs de blé et piles de bois. Là, tout est vertical, les mâts, les treuils, les grues cependant que la ville est tendue des câbles des tramways et arrondie d'arcades çà et là. De la gare maritime part « le Transat ». Ainsi désignent-on les bateaux assurant, trois fois par semaine, la liaison avec Marseille en vingt-cinq heures.

En août 1930, Albert a craché du sang puis maigri sans raison. Quatre mois plus tard, il a été pris de quintes de toux et vomi du sang. « Mon fils s'en va de la poitrine », a commenté sa mère. Hémoptysie, a traduit le médecin qui l'a fait transporter d'urgence à l'hôpital Mustapha. Ville à l'écart de la ville, c'est un fief s'étirant sur huit hectares. Quatre mille personnes, médecins, infirmières et malades, y vivent, y meurent. Ce vaste polygone aux bâtiments symétriques enceint en ses murailles plusieurs allées de promenade ainsi qu'un jardin planté d'eucalyptus où l'on se rend à petits pas pour toiser le soleil chétif de décembre. Le Dr Lévi-Valensi a diagnostiqué une tuberculose ulcéro-caséuse

droite. On peut en mourir en moins de deux ans, parfois y survivre, à condition d'être fort et de soigner sa condition physique. « Avec du temps et des précautions, ça se guérit. » Au vrai, on n'en guérit jamais. Au mieux enraye-t-on son développement. Appelée autrefois phtisie, cette maladie du dépérissement a fasciné les auteurs romantiques qui voyaient en cette consommation du corps une manifestation de l'âme souffrante. À l'hôpital Mustapha, point de chlorotique Dame aux camélias portée au sacrifice par Alexandre Dumas ni ces agonisants chers à Lamartine, plutôt la Fantine des *Misérables* d'Hugo, des moribonds au souffle court, des sous-alimentés à la silhouette étique. C'est la maladie du dénuement, pas celle de beaux et riches héros fauchés en pleine jeunesse. En Algérie, elle frappe en majorité les Arabes. La jeunesse musulmane manque de tout, par conséquent de graisse. En 1921, sur soixante mille jeunes appelés, seuls douze mille ont été retenus pour le service militaire. Les autres ? Rachitiques, pas assez vaillants. La tuberculose tue chaque année à peu près mille Algérois. À l'hôpital, les conversations portent sur d'anciens patients qui se sont éteints sitôt rentrés chez eux.

Les soins sont dispensés gratuitement à Albert Camus, pupille de la nation dont le père est mort à la guerre. Pour provoquer l'affaissement du poumon gonflé par l'infection due au bacille de Koch, il doit se soumettre à un pneumothorax, allongé sur le côté gauche, le torse soulevé par un traversin, l'avant-bras

au-dessus de la tête. Il s'agit d'insuffler de l'air entre les deux feuillets de la plèvre, ces fines membranes qui recouvrent et protègent les cavités pulmonaires. Opération délicate : l'aiguille doit percer le premier feuillet, sans toucher l'autre quasi collé.

Non, Albert ne mourra pas comme il l'a cru, l'a lu sur le visage du premier médecin qui l'a examiné. Déjà il respire mieux. Toutefois, il ne s'est senti jamais aussi grave, jamais il n'a été étreint par une telle solitude. Cette nuit-là, il bascule dans un autre monde. Couché sur son lit, il lit Epictète, ce philosophe stoïcien qui connut l'esclavage et dont le maître cassa la jambe. « La maladie est un obstacle pour le corps, écrit celui-ci, mais non pour la volonté, à moins que celle-ci ne faiblisse. "Je suis boiteux." Voilà un empêchement pour mon pied ; mais pour ma volonté, point du tout. Sur tous les accidents qui t'arriveront, dis-toi la même chose ; et tu trouveras que c'est toujours un empêchement pour quelque autre chose, et non pas pour toi. » Certes, mais autour d'Albert, ce ne sont que visages dolents, teints pâles d'Arabes, « petits blancs » décolorés par l'anémie, poitrinaires alités que secouent des rires cavernes, que cabre la violence de la toux. Le déclin du jour annonce le leur. Avec le soir les symptômes empirent : fièvre, sueurs, râles, crachements. Cette nuit-là, Albert ne parvient pas à dormir. « L'essentiel pour ce qui va suivre est qu'à cet instant du soir j'avais accepté sans y penser l'idée de mourir et je ne pensais plus en vivant mais en

condamné: peu importe si cela a duré» (*Sans lendemains*, 17 mars 1938).

Davantage que la lecture, la maladie le retranche du monde. Son lit est un radeau, le refuge d'un insulaire. Lorsque la tuberculose s'est déclarée, sa mère s'est à peine inquiétée, quasi indifférente aux expectorations qui maculaient son mouchoir de rouge. L'aime-t-elle vraiment cette mère, ombre parmi les ombres, qui lit sur ses lèvres faute de bien l'entendre? Cette veuve de guerre, femme de ménage, qui s'est soumise à sa propre mère et lui a délégué par obéissance l'éducation de ses enfants? Jusqu'ici le doute ne l'avait pas effleuré. Oui, elle l'aime malgré le peu de dialogue qui les noue. Elle ne s'énerve jamais. Elle a pour habitude de l'embrasser trois fois et de le suivre du regard lorsqu'il passe près d'elle. Pourtant, le voilà seul avec l'inquiétude qui guette et la mort pour voisine. Il vient d'avoir 17 ans. À 17 ans donc, il a commencé à mourir. Pas forcément aujourd'hui ou demain. N'empêche, il a commencé à mourir. Jusqu'ici habitué à courir et à nager, à présent vidé de ses forces et parcouru par une fièvre battant aux tempes, son jeune corps a désappris la vigueur. Il lui a enseigné ce que d'autres ignorent par insouciance, plutôt savent sans l'éprouver dans leur chair, telle une abstraction tenue en lisière du quotidien, rien qu'une théorie, quasi une aberration. Cette conscience aiguë de la mortalité, rare chez un adolescent, sera comme une ombre portée, une ombre qui ne se conçoit pas sans lumière. «Mais enfin, ce qui me

nie dans cette vie, c'est d'abord ce qui me tue. Tout ce qui exalte la vie accroît en même temps son absurdité», écrira Camus dans *Noces*. Il ajoutera : « De la boîte de Pandore où grouillaient les maux de l'humanité, les Grecs firent sortir l'espoir après tous les autres, comme le plus terrible de tous. Je ne connais pas de symbole plus émouvant. Car l'espoir, au contraire de ce qu'on croit, équivaut à la résignation. Et vivre, c'est ne pas se résigner. » À l'hôpital, Albert a poussé un cri : « Je ne veux pas mourir. »

Sa convalescence sera longue, l'a-t-on prévenu. Il est fatigué, amaigri. Il s'essouffle vite. Le médecin prescrit un repos absolu, un suivi régulier. Car s'il s'agit d'une maladie de pauvres, la guérison est une affaire de riches. Elle requiert immobilité et nourriture abondante, en complément des insufflations qui seront prodiguées à l'hôpital toutes les semaines puis toutes les quinzaines. Il faut de larges rations de viande rouge, dans l'idéal du steak haché. Qui mieux qu'un boucher peut en fournir à Albert ? « Vous seul pouvez sauver la vie de ce garçon », a assuré le médecin à son oncle Gustave. Resté sans enfant, le couple Acault considère leur neveu comme un fils. Ils l'ont souvent reçu chez eux, l'ont emmené cet été au bord de la mer où, sous l'effet de la maladie, il toussait et s'était évanoui. Chez les Camus-Sintès, au 93 rue de Lyon, l'espace manque : trois pièces serrées au coude à coude où l'installation électrique et l'eau courante sont récentes, les toilettes sur le palier. Albert partage une

petite chambre avec sa mère et son frère, sa grand-mère occupe la seconde. Quant à l'oncle Étienne, tonnelier, il s'affale sur le divan, son chien à ses pieds.

En comparaison, vaste est la maison des Acault que flanque un jardin à l'arrière. Et pas d'étage à monter. Un îlot de calme par contraste avec la rue de Lyon, route nationale et artère principale de Belcourt. Dès 5 heures du matin, les rouges tramways et la voiture du laitier secouent leur clochette, les ânes braient et les charrettes derrière lesquelles courent à grandes enjambées les gosses du quartier bringuebalent avec fracas. Il est donc convenu qu'Albert ira vivre chez Gaby et Gustave jusqu'à ce qu'il ait repris assez de forces pour poursuivre ses études. À Belcourt bordant le quartier arabe Marabout à partir duquel s'étend un immense bidonville, la cité Mahieddine, l'on a coutume de dire «aller à Alger» dès lors qu'on chemine vers l'ouest, en direction du centre-ville. Comme si on franchissait un seuil, une douane, l'invisible frontière séparant les pauvres des riches. Rue du Languedoc, Albert réside donc à Alger. Ces quartiers bourgeois, il les a découverts à la faveur de petits boulots l'été lorsqu'il travailla à 13 ans dans une quincaillerie puis l'été suivant chez un courtier maritime.

Chez les Acault, Albert dispose d'une chambre rien qu'à lui et d'une bibliothèque richement étagée. Ses premiers livres – il s'en souvient – lui donnaient des frissons, un attrait pour l'aventure comparable à celui que lui inspiraient les numéros illustrés de *L'Intrépide*.

Serrée entre les feuilles, réduite à première vue aux dimensions d'un rectangle cartonné, une terra incognita s'ouvrait à lui. Les grands auteurs disposés à le faire rêver et réfléchir s'offraient sur les rayonnages de la bibliothèque municipale. Chez lui, il ne possédait aucun livre, hormis ceux obtenus à la distribution des prix en fin d'année scolaire ainsi que *Les Croix de bois* donné par son instituteur Louis Germain. Modèle de hussard noir, cet homme avait cru en lui. Il voyait le petit aller loin. Il partit s'entretenir avec Mme Sintès. La grand-mère revêche refusait en effet que le garçon poursuivît ses études. Le maître l'avait convaincue qu'étant boursier Albert ne serait pas un fardeau, qu'il aurait les vacances scolaires pour travailler et rapporter son obole. Pour une fois, sa mère, si discrète, était intervenue. Oh, juste un mot face à la vieille sourcilleuse : le frère d'Albert, entré en apprentissage, participait déjà aux frais de la famille. En une heure de discussion âpre puis apaisée, Louis Germain obtint qu'un petit gars de Belcourt promis aux usines, aux docks, aux manufactures ou aux emplois subalternes chez des particuliers pût bifurquer d'une voie toute tracée. Après sa réussite au concours d'entrée en 6^e en prévision duquel il lui avait dispensé des cours particuliers, il récompensa cet enfant méritant, sérieux, doué en français. Les élèves avaient beau tous porter un costume marin, venir du même quartier populaire, celui-ci était si singulier qu'il s'enorgueillissait de l'avoir dans sa classe. Un paquet brun dévoila le livre de Roland

Dorgelès. Le maître, ancien poilu, évacua la reconnaissance de l'enfant devant l'offrande : « Mais si, mais si, tu as tant pleuré, tu l'as bien mérité. » La guerre de 14-18, son atrocité, ses féroces luttes de taupinières de tranchées à tranchées, ses milliers de morts et parmi eux, qui sait, le zouave Lucien Camus, oui, donnait envie de chialer.

Chaque fois qu'Albert se plongeait dans les romans, c'était une conquête sur le silence. Silence de l'oncle sourd et quasi muet, tout comme sa sœur, la mère d'Albert, à laquelle moins de quatre cents mots suffisaient pour communiquer. Par quoi commencer ? N'importe. Un titre, une jolie couverture, un nom déjà entendu, l'odeur de l'encre et du papier, tout l'inspirait, tout l'enchantait, tout l'exaltait. Les romans populaires où il découvrait une France en sabots et couverte de neige, *Les Rougon-Macquart* d'Émile Zola, la série des *Pardaillan* de Michel Zévaco, *La Comédie humaine* d'Honoré de Balzac, Jules Verne, Charles Dickens, il y en avait tant à la bibliothèque municipale du boulevard Auguste-Comte. Aux livres promettant un plaisir abondant par l'étroitesse de leur marge et la petitesse de leurs caractères allait sa préférence. À raison de deux volumes à chaque visite, il les dévorait. La lecture rythmait sa marche, balançait sa foulée. Il la poursuivait à table, en oubliait de manger. Lorsque sa mère interrompait ses tâches ménagères ou se levait de sa chaise du balcon, son poste d'observation préférée, elle passait la main dans ses cheveux.

Albert ne levait pas la tête de son livre ni ne prêtait attention à son oncle Étienne qui grognait en épuçant son chien. Encore moins percevait-il les bruits de la ville s'engouffrant par la fenêtre de l'appartement aussi exigü qu'un réduit.

L'absence de lampe à pétrole dans l'étroite chambre à coucher mettait fin à sa monomanie, éteignait sa soif inextinguible, ce bain de mots par lequel il se délassait du silence des siens autant que celui-ci le délassait de l'activité industrielle de Belcourt. Dans ce quartier ouvrier avaient convergé depuis plusieurs générations des échantillons de la vieille Europe dont témoignaient toujours les accents français, espagnols, napolitains, maltais, mêlés aux intonations arabes. Jusqu'à 14 ans, le jeune Albert ne connut de Lamartine, de Musset, de La Fontaine, de Flaubert ou de Michelet, que les rues portant leurs noms. Perpendiculaires à la rue de Lyon, elles croisent à Belcourt celle du 14-Juillet, elles fraternisent avec des généraux, elles pactisent avec des amiraux. La France, sa littérature, ses hauts faits, ses figures éminentes, c'était ça : un cadastre. «Maman, qu'est-ce que c'est la patrie?», avait, un jour, demandé Albert. Car c'était bien en son nom que son père était mort le 11 octobre 1914 des suites d'une blessure reçue à la bataille de la Marne. Sans doute ne savait-elle pas ce qu'était cette patrie, ce pays, cette métropole dont elle n'avait jamais foulé le sol, pas plus qu'elle ne devinait l'immensité du monde tant elle était confinée aux tâches domestiques.

Et les Gaulois? Non, ces ancêtres n'étaient pas les siens, lesquels venaient de l'île de Minorque, Baléares. Cela même importait peu. Décrire avec précision l'arbre généalogique d'Albert Camus, l'état civil et l'origine de ses bisaïeux – ardéchois du côté paternel, espagnols pour la branche maternelle – ne changeait rien à l'affaire: Albert Camus avait grandi au sein d'une famille sans passé, sans histoires transmises de génération en génération, rivée au présent comme on l'est au labeur quotidien. À peine l'image du père survivait-elle au travers de quelques photographies et de maigres souvenirs arrachés à l'oubli. De traces écrites, point. De toute façon, la mère d'Albert, analphabète, n'aurait su les déchiffrer. Sa grand-mère non plus ne savait ni écrire ni compter. À l'adolescence, la visite rituelle à la bibliothèque éloignée de leur quartier avait revêtu un charme supplémentaire aux yeux d'Albert. Dans son voisinage était situé le pensionnat Sainte-Chantal réservé aux jeunes filles. C'étaient là d'autres émois...

Maintenant il peut, tel un mineur occupé à excaver une galerie ou un glaneur de plein air, cueillir à loisir dans la bibliothèque de son oncle, y prélever sa somme de savoirs et de bonheurs qui chassent le regret de manquer le lycée. Et s'endormir au petit matin, plein du compagnon avec lequel il a passé la nuit, ce tête-à-tête littéraire qui vaut tous les appareillages. Il y a là James Joyce et Charles Maurras, André Gide et Paul Valéry. Et les œuvres complètes d'Anatole France, déjà passées de mode. Albert lit les auteurs qui ont

exalté le soleil de l'Algérie, la célébration du corps, la beauté de la Méditerranée. Sidération puis admiration : aussi passe-t-il par ces deux phases, sitôt qu'il découvre une œuvre en résonance profonde avec ses sentiments. Tel est le cas de Gide. *Amyntas*, par exemple, qui rassemble ses notes prises lors des séjours qu'il fit en Afrique du Nord vers 1900.

Rue du Languedoc, sa mère lui rend visite. Ce qu'elle emporte avec elle, c'est son regard doux, une sensibilité terrée en ses tréfonds. À son garçon, portrait craché de son père, elle ne dit presque rien. Elle s'assoit et s'entient là. Elle est sa mère, lui son fils. Commenter cette simplicité du lien, l'orner de phrases, l'accompagner de gestes, elle ne saurait pas. De même qu'elle n'a su prodiguer des caresses à ses enfants. Par son langage et son attitude, c'est une femme des lisières. Revenue de ses ménages, la fatigue sur les épaules, elle a pour habitude de demeurer à la fenêtre, mains jointes sur ses genoux, le regard absorbé par les rainures du parquet ou le spectacle de la rue : le passage du tramway, les marchands de glace, les clients du café ou du bureau de tabac, ceux de la mercerie et du magasin de chaussures d'en face. Absence à elle-même, silence qui opacifie, condition qui minéralise. À moitié sourde, elle n'entendait pas son fils lorsqu'il rentrait de l'école. Avant de s'annoncer, de s'avancer de quelques pas, il observait ce tableau de la contemplation, ce profil au cou maigre, ce corps aux os saillants. Dérangeait-il ? Elle n'aimait pas être surprise et l'envoyait faire ses

devoirs. Plus que par les poings, Albert est capable de prendre l'ascendant par les mots dans un groupe d'adolescents. Il sait aussi se taire et regarder : cette femme sans élans ni reproches, un pan de ciel, la mer qui frémit et soupire. Plus tard, il aimera les statues grecques au visage inexpressif, pas les marbres aux yeux ouverts et sourire éclos. « L'indifférence de cette mère étrange ! Il n'y a que cette immense solitude du monde qui m'en donne la mesure », écrira-t-il dans *L'Envers et l'Endroit*. C'est dans le silence, « l'indifférence et la tranquillité de ce qui ne meurt pas », qu'il se ressource. La mer au rythme égal, la beauté de la campagne ou un ciel piqueté d'étoiles le font renaître. « J'avais besoin d'une grandeur. Je la trouvais dans la confrontation de mon désespoir profond et de l'indifférence secrète d'un des plus beaux paysages du monde. J'y puisais la force d'être courageux et conscient à la fois. » Ce même mot répété maintes fois : l'indifférence qui rassure, l'indifférence qui console, l'ordonnancement d'un monde que rien ne trouble, pas même les trois coups de brigadier que frappe chaque individu pour solenniser la banalité de son existence et qui contribuent parfois au fracas des armes. Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus affirmera que « l'absurde naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde ». Pour lui, cet absurde sera énergie, révolte et passion pour la vie.

Jusqu'ici, Albert a grandi dans une maison dépourvue de livres, sans four ni eau courante, meublée de

peu ; univers fait de choses usuelles et régi par ces habitudes qui sont comme un chemin de ronde. Gustave Acault, lui, est un commerçant prospère. Dans sa boucherie, la viande de race provient de France. Pareil pour la vaisselle, motif pour nature morte, originaire de manufactures réputées, les Vosges pour le grès flambé, Quimper pour le service de table. Il y a des bouches tristes sous des moustaches tombantes. Ce n'est pas là le portrait de Gustave. Au-dessus des lèvres, ses bacchantes effilées redoublent son sourire. Voilà un homme qui aime manger, rire et bavarder jusqu'à plus soif. Dans ce cas, il commande un verre d'anisette qui donne de l'éclat au gosier. Avec si possible, de la rosette de Lyon, le fameux saucisson de sa ville natale. Dans le quartier, c'est une figure, formule courante par laquelle sont qualifiés ces personnages familiers qui ajoutent du folklore au quotidien et du panache au familier. Gustave est connu pour le soin et la propreté de sa « boucherie franco-anglaise », son tablier-baudrier qu'il dénoue à midi, son foulard rouge au cou, sa veste à carreaux bleus, sa casquette prince-de-galles. Bel étalage de la viande, bel emballage de l'homme. Ce qui emporte la sympathie est sa gaillardise, son amour de la politique, son anarchisme réfractaire à toute forme de gouvernement, sa passion du débat d'idées alimentée d'une manière effrénée par les livres et les gazettes. Boucher est un métier honorable. Il s'acquiert en huit jours et laisse du temps pour écrire,

dit-il à son neveu qu'il entend convertir à cette opinion pragmatique.

Gustave appartient à l'espèce des autodidactes. Dans la conversation, ce sont les plus férus, les plus farouches. Ce qu'ils savent, ils sont allés le chercher, l'ont soupesé à leur trébuchet. Ils ont constitué leur butin, sans rançonner l'opinion d'autrui. Lui ne jure que par Voltaire, Anatole France et James Joyce dont il prend plaisir à relire *Ulysse*. Il ne dédaigne pas les poètes au premier rang desquels il place Paul Valéry. Après avoir manié le hachoir le matin, Gustave traverse la rue pour rallier son port d'attache, cette brasserie de la Renaissance au n° 56 de la rue Michelet où, le soir tombé, la jeunesse aux cheveux gominés, bruyante en ses plaisirs, se pavane. Il y dispute des parties de belote avec des professeurs d'université et le recteur de l'académie. Il y bat les cartes et distribue les arguments intellectuels. Autant que le jeu, il aime la joute. En somme, c'est un homme enjoué. Sous son toit, dans les livres, aux couchers de soleil rougeoyants d'Alger, Albert Camus, convalescent, fortifie son désir de vivre. Il a 17 ans. Il sera écrivain. Il le sait.